



RÉMI STEFANI

*Dis - lui*

Extrait de la publication



*Dis-lui*

à A., B. et C.  
R.

RÉMI STEFANI

# *Dis - lui*

Chansons: Chloé Stefani et Vincent Stora



[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Conception graphique : Djohr

ISBN 978-2-203-070868

**casterman**

© Casterman 2011

Imprimé en xxxxx.

Dépôt légal février 2011; D.2011/0053/21

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays. Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.





# 1

*« Il pleut dans les ruisseaux qui viennent croiser ta route  
Le parfum de nos drames, l'odeur de nos déroutes.  
Dans tes torrents de boue coulent tous nos mensonges,  
Les peurs et les démons qui habitent nos songes.*

*« Va te noyer là-bas dans les tourbillons bleus  
Là où l'azur du ciel élabousse les yeux... »*

Les mots se dessinent sur les lèvres d'Albertine. La jeune fille murmure, regard noyé dans l'eau qui coule. Devant elle, le fleuve déroule son long corps liquide entre les rives. Chaque remous, chaque risée apporte une rime à la chanson qui progresse sous les cheveux blonds, emmêlés par la brise du large.

Albertine relève la tête et semble revenir à

elle. Elle observe la mouette qui joue avec le vent, juste au-dessus de l'embarcadère. Que suis-je venue faire dans cette galère ? se demande-t-elle pour la centième fois. Qu'est-ce qui m'a pris de m'en aller comme ça ? Pourquoi mon père n'est-il jamais là quand j'ai besoin de lui ? Pourquoi n'ai-je que ce fleuve à qui parler ?

De l'autre côté, si loin qu'elle les devine à peine, des lueurs apparaissent sur l'autre berge. À cet endroit, l'embouchure est d'une largeur telle qu'on croirait un golfe. Le fleuve arrive à sa fin, parvient à la mer. Si l'on tend l'oreille et pourvu que le vent souffle vers la terre, on peut presque entendre les vagues qui achèvent elles aussi leur course sur la côte, à un petit kilomètre. Comme lui a expliqué Elvire, la femme de Steel, l'océan est toujours le plus fort. À marée haute, il se déverse dans l'estuaire, couvrant les rives boueuses de son eau fraîche et salée. L'odeur de l'iode remplace alors celle de la vase. Le fleuve sent la mer.

Pour l'instant, c'est marée basse. Du ponton en bois sur lequel elle s'est assise, Albertine aperçoit l'extrémité des pieux qui s'enfoncent dans la boue épaisse et noire.

Voici cinq longs jours qu'elle est arrivée et le fleuve lui semble toujours aussi gris et sale. Quelques détritrus, bouteilles vides et sacs de plastique venus de l'amont, rebuts de la civilisation, parsèment les rives.

Derrière elle, le bistrot de Steel s'éclairera bientôt et se peuplera d'une autre sorte d'épaves. Dans quelques minutes, ce sera l'heure de l'apéritif. Le meilleur moment pour Steel qui aime compter les bouteilles vides tandis que les billets remplissent sa caisse, mais le pire pour Albertine. De nouveau, elle devra sourire à ces hommes qui l'arrosent de plaisanteries douteuses en échange des boissons qu'elle leur sert.

Depuis qu'elle travaille ici, c'est tout juste si Steel lui a adressé dix fois la parole.

Le premier jour, lorsqu'elle est entrée dans le café en compagnie d'Elvire – qui était venue la chercher au car –, il a levé la tête vers elle depuis l'arrière du bar puis il l'a suivie d'un œil vague, presque las, tandis qu'elle avançait vers lui en zigzaguant entre les tables. Il a attendu qu'elle pose ses affaires sur le plancher, puis, tout en tordant au-dessus de l'évier le chiffon mouillé

qu'il serrait entre les poings, il a continué à la détailler, en silence et du même regard fatigué, indéchiffrable. Jaugeait-il la carrure de sa future serveuse, celle qui devrait bientôt arpenter la salle un lourd plateau au bout du bras, ou recherchait-il un trait connu dans le visage de cette jeune fille dont il avait côtoyé le père sur tous les océans du globe ? Finalement, il a posé sa lavette sur le plan de travail et lâché sa conclusion.

— Alors, c'est toi. Albertine.

Il ne lui a même pas dit bonjour.

— Oui. Bonjour monsieur.

— Ton père, ça va ?

— Oui. Enfin, je crois.

— Sacré Lukas ! Bon, Elvire va te montrer où tu loges. Et puis elle t'expliquera le travail.

Il a alors replongé vers ses casiers de bouteilles, indiquant que la discussion était close. Elvire a repris la valise, Albertine le sac et la guitare, et elles ont commencé à s'éloigner vers la porte du fond quand il l'a rappelée.

— À propos, autant te prévenir tout de suite. Ici, tout le monde m'appelle Steel.

De la main, il a indiqué le bas de son corps.

- À cause de ma jambe.
- Bien monsieur.
- Pas monsieur. Steel.

Ça a été leur plus longue conversation. Depuis, leurs échanges se bornent à « Trois ballons de blanc, un demi et trois kirs » ou « Qu'est-ce que t'attends pour débarrasser la table du fond ? ».

Albertine se perd dans les reflets de l'eau qui, sous les bourrasques, frissonne presque autant qu'elle. Comment Lukas, son père, a-t-il pu devenir l'ami de ce type ? « Je le connais depuis toujours, lui a-t-il dit lorsqu'elle l'a eu au téléphone le mois précédent. Il n'est pas forcément très causant, mais ne t'arrête pas à ça. Et puis, il sait ce qu'il me doit. Ne t'en fais pas. »

Il n'empêche. Albertine n'aime pas ce type. Elle n'aime pas la façon dont il lui parle, sans un merci, sans un s'il te plaît. Elle n'aime pas ces sourires entendus qu'il jette à ses clients quand ils plaisantent sur elle. Elle n'aime pas ce regard qui fuit quand elle vient chercher les commandes et qui s'agrippe à son dos dès qu'elle repart en salle. Que dirait Lukas s'il savait comment Steel la regarde ? Ne t'arrête pas à ça ?

De toutes les façons, il faut qu'elle tienne. Elle n'a pas le choix. Après les scènes qu'elle a faites à Elsa, sa mère, pour la convaincre de la laisser partir, il est hors de question d'appeler à l'aide. Et encore moins de rentrer, la tête basse.

Six mois à tenir. À ce moment-là, lui a expliqué Lukas, ils auront un mois entier pour trouver une solution de rechange. Ils lui chercheront un logement, une école, un métier, tout ce qu'elle voudra. Quand il sera là, l'été sera revenu avec lui. Il fera beau, il fera chaud, tout s'arrangera. C'est ce qu'il a dit. Mais il faut qu'elle tienne. Et ce n'est pas gagné, loin de là.

Là-haut, sur son perchoir de courants d'air, la mouette a viré de bord et se laisse entraîner vers des cieux plus hospitaliers. Malgré la brise glaciale qui court le long de la rive, Albertine s'avance, s'appuie sur la longue barrière de bois qui encadre le ponton et suit des yeux l'oiseau qui dérive vers le large.

En été, c'est encore Elvire qui lui a dit ça, il paraît que le bistrot de Steel fait presque rêver. La terrasse, prolongée d'un ponton en planches ajou-

rées, domine le fleuve. La femme de Steel y dispose quelques tables qui donnent au café un air de guinguette. Au matin, les pêcheurs livrent des poissons qu'elle cuisine comme personne, pour les touristes de passage. On se croirait en vacances.

L'hiver en revanche, la gargote se recroqueville, fuyant le froid et l'humidité. La salle étroite et basse qui court le long du bar se réchauffe difficilement autour du poêle à bois qu'il faut entretenir en permanence, pour la température et pour l'ambiance.

Pendant ces longs mois, le nombre de clients diminue, certes. En revanche, leur consommation augmente dans des proportions considérables. Steel y trouve donc son compte. Pour lui comme pour ceux qui atteignent avec peine la porte de sortie en fin de soirée, l'alcool est à coup sûr devenu le mode de chauffage idéal. Mais pour Albertine, il ne pouvait y avoir de mois plus affreux pour découvrir le petit hameau sinistre qui regroupe une trentaine de maisons, pas de mois plus dur pour apprendre le métier de serveuse. Les après-midi sont vides, les soirées enfumées, longues et harassantes. Et

surtout il y a Steel, qui lui fait penser à ce fleuve qui coule devant elle : gris, froid et pas très net.

Heureusement, il y a aussi Elvire. Elvire qui coupe, qui dépiaute, qui malaxe, qui lave, qui essore, qui cuit, qui éponge, qui balaie, qui range. Elvire qui trime du matin au soir et qui trouve quand même le temps de sourire. Elvire qui trinque quand Steel boit trop mais qui a toujours un bras libre à poser sur l'épaule des autres. Au premier coup d'œil, dès sa descente du train, Albertine a su que l'épouse de Steel se rangerait toujours dans le camp de ceux qui subissent ou qui pleurent. Mais là encore, Albertine se retrouve face à un mystère. Comment cette femme en est-elle arrivée à se sacrifier ainsi, comment s'est-elle résignée à passer à côté du bonheur qu'elle mérite ?

L'autre bouée de sauvetage d'Albertine, c'est sa guitare. À cette compagne des jours sans, Albertine confie ses doutes, ses soupirs et ses secrets, des plus lourds aux plus intimes. Elle se penche sur elle, l'enveloppe de son bras, promène les doigts sur ses galbes vernissés et lui chuchote les mots qu'elle pioche dans le vent et



dans les cœurs de ceux qu'elle croise. Des cordes tendues jaillissent alors les accords qui répondent à ses espoirs ou à ses larmes. Un jour, s'est-elle promis, elle criera à la face du monde ce que, pour l'instant, elle garde au fond d'elle, ses colères, sa rage d'exister, son envie de changer un monde où elle ne trouve pas sa place.

Mais en attendant de se livrer aux autres, Albertine parle aux murs blancs de sa chambre. Elle rêve à celui qu'elle ne connaît pas encore mais qui l'emmènera un jour, loin d'ici, loin de tout. Elle chante ces pays où ils iront, ivres de soleil et d'amour. Elle se raconte aussi l'histoire de ce fleuve qui coule devant chez Steel, juste là, à quelques mètres de sa fenêtre. Comme elle, il partira lui aussi, pour un ailleurs qu'elle n' imagine que meilleur. Alors qu'il se croyait définitivement sali par toutes les horreurs de la terre, il rencontrera bientôt une mer immense et bleue, pure comme l'azur du ciel et belle comme un avenir où tout reste à inventer. Il y mêlera ses eaux et tous deux uniront leurs courants pour gagner le large et se perdre dans cet océan qui porte Lukas, son père, à l'autre bout du monde.

## *Les tourbillons*

*Il pleut dans les ruisseaux qui viennent croiser ta route  
Le parfum de nos drames l'odeur de nos déroutes  
Dans tes torrents de boue coulent tous nos mensonges  
Les peurs et les démons qui habitent nos songes*

*Va marier tes eaux aux profondeurs marines  
Où s'oublent les erreurs où s'efface le spleen  
Va et mêle ta vie à ces vagues qui viennent  
Te lancer de leur flot pour soulager ta peine*

*Refrain :*

*Va te noyer, va te noyer là-bas dans les tourbillons bleus  
Là où l'azur du ciel éclabousse les yeux  
Va mon beau, va mon beau, va mon fleuve  
dans ces tourbillons blancs  
Dans l'écume salée que soulève l'océan*

*Tu y déverseras le sel gris de nos larmes  
La fureur de nos cris la noirceur de nos âmes  
Et tu iras chercher sous d'autres horizons  
Ce qui nous a fait perdre l'amour et la raison*

*(Refrain)*

*L'eau noire de ton lit se fera soudain belle  
Elle verra des matins recouverts de dentelle  
Des soirs vêtus de rouge de rayons de soleil  
Qui allument les rêves et rendent le sommeil*

*(Refrain)*

## 2.

Albertine marche avec Carmen sur le sable. Malgré le froid piquant qui bleuit leurs joues, elles sont parties loin sur la plage, cheminant le long des dunes qui reculent ou avancent, au gré des assauts de la mer. Aujourd'hui pourtant, il n'y a plus un souffle, le ciel est d'un gris uniforme, immobile, comme si le temps, fatigué par son agitation perpétuelle, avait décidé de faire une halte. L'océan lui-même semble s'être endormi. Il n'est plus qu'une vaste étendue lisse, que de timides vaguelettes ébrèchent à peine.

— Et ta mère ?

À cette question, Albertine laisse échapper un petit ricanement.

— Ma mère boude. Elle m'a appelée le jour de mon arrivée mais maintenant, c'est le silence radio.

— Appelle-la.

— Sûrement pas. Elle prendrait ça pour un appel au secours. Ça lui ferait bien trop plaisir.

— Vous êtes fâchées ?

— Même pas ! Elle fait juste celle qui m'en veut d'être partie. Ça lui permet de se donner le beau rôle. En réalité, ça l'arrangeait bien que je m'en aille. Mais ça, elle ne l'avouera jamais.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce qu'elle avait envie d'être tranquille avec son mec.

— Il est comment ?

— Gentil. Et insipide. Sa plus grosse qualité, c'est d'être là. Pendant vingt ans, ma mère n'a vu mon père qu'un mois par an, quand il revenait pour les vacances. Alors pour elle, quelqu'un de présent, c'est une qualité qui vaut toutes les autres.

Dans les affres d'Albertine, Carmen reconnaît des bribes de sa propre histoire. Elle se souvient de ce matin où elle s'est enfuie sans crier gare, de ces nuits passées à l'arrache, de son arrivée dans ce trou perdu, complètement désespérée. Cette douleur, elle la connaît par

*Mille mercis à tous ceux qui ont participé à ce projet sans compter les secondes qui passaient et les minutes qui couraient...*

*Une immense pensée de Kobé à Zac Hanoun et à Ludovick Tartavel, un tourbillonnant sourire d'Agadir à Gérard Fleury, un très matinal bonjour de Kuala Lumpur à Eric Amblard, un hello de Sao Paulo à Emmanuel Marée, un gros baiser de Calcutta à Erwan Perrin, un p'tit bonsoir de Jakarta à Fabien Reviron, un clin d'œil de la Lune à Arthur Stefani.*

*Vincent, merci.*

retrouvez

*Dis - lui*

sur

**facebook**